

THIERRY MAULNIER

de l'Académie française

LES VACHES SACRÉES, II

**L'ÉTRANGÉTÉ
D'ÊTRE**

1977-1979

essai

nrf

GALLIMARD

4/82

Sodis

63 -

ISBN 2-07-021659-4

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays.*

© *Éditions Gallimard, 1982.*

Imprimé en France

PRÉLIMINAIRES

Voici donc de nouvelles « Vaches sacrées ». J'ai renoncé à leur laisser ce titre, qui n'avait répondu qu'approximativement, de façon générale, à mon essai d'appliquer aux valeurs anciennes et nouvelles qui, semblables à des divinités faméliques, continuent de se nourrir de notre substance alors que nous avons cessé de croire en elles, la méthode de la mise en question systématique, et qui est peut-être moins justifié encore pour cette suite. Cette fois, il s'agit moins de dénoncer les vénération devenues sans objet que de tenter de discerner dans quelle direction nous pouvons aller, puisqu'il nous faut bien aller, même s'il n'y a pas de chemins, même s'il n'y a pas d'étoile. Aurais-je dû titrer seulement : Journal inactuel ? Mais ceci n'est pas un journal. En fait, Pensées eût peut-être suffi. Mais c'est un titre lourd à porter.

*

En un temps comme le nôtre, temps de vérités périlicantes et de vérités abusives, oppressives, la pensée ne peut être que paradoxale.

*

Il est bon d'apporter à l'examen des vérités et des valeurs qui semblent toutes tomber en poussière autour de nous, et de celles qui

nous sont proposées pour prendre leur place, un même esprit de critique et d'irrévérence, un même irrespect méthodologique.

*

En face de toute idée communément admise, commencer par se méfier.

En face de toute idée universellement admise, aussi.

*

Les vérités dont avaient vécu durant les siècles de notre passé historique les hommes qui nous ont précédés, celles de la tradition, de la foi, de l'autorité, du règne du Père, des archétypes et des modèles insurpassables, de la morale considérée comme un donné une fois pour toutes, se sont écroulées dans un effondrement si rapide et si général, et celles qu'on a cru un moment devoir les remplacer, celles de la démocratie universelle, de l'égalité, de la Révolution instauratrice d'un ordre nouveau, du principe de plaisir, apparaissent dès maintenant à tel point vacillantes, que les unes et les autres doivent être considérées avec la même méfiance, soumises non aux facilités de la contestation vociférante et vitupérante, mais à la réflexion dubitative, à l'épreuve de l'examen, à ce doute méthodologique que Montaigne, puis Descartes appliquèrent aux certitudes dogmatiques de leur temps. Notre époque est sismique. Il ne sert à rien de donner des coups de pied rageurs dans les décombres. Il s'agit de trouver le terrain ferme sur lequel quelque chose peut tenir debout, à commencer par l'homme lui-même. Au-delà du nihilisme, quoi ?

*

Je ferais volontiers mienne cette épigraphe donnée par Diderot à son premier livre : « ... Je compte sur peu de lecteurs et n'aspire

qu'à quelques suffrages. Si ces Pensées ne plaisent à personne, elles pourront n'être que mauvaises, mais je les tiens pour détestables si elles plaisent à tout le monde. »

*

Telle et telle des pensées qui composent ce livre pourront paraître contradictoires. En des cas semblables, la plupart des auteurs ont le souci légitime de montrer ou de tenter de montrer que la contradiction n'est qu'apparente (dialectique, etc.). Je n'ai pas ce souci et je veux bien que la contradiction soit réelle. Va pour la contradiction.

*

Tout ce que je propose ici à la réflexion de mes contemporains n'est sans doute pas bon. J'aurais pu moi-même faire un choix. Mais pourquoi ne pas laisser ce soin aux lecteurs eux-mêmes ? Ils ont en la matière plus d'objectivité que moi, donc plus de chances de décider juste, et ce qui sera bon pour tel d'entre eux n'est pas nécessairement ce qui sera bon pour tel autre.

*

Il y a beaucoup de présomption, de la part d'un écrivain, à croire qu'il est justifié d'écrire par l'intérêt que doit présenter pour autrui sa propre personne. S'il croit écrire pour communiquer, non lui-même pour cette raison qu'il est lui, mais quelque vérité dont il est porteur, le voilà plus présomptueux encore.

Mais alors, proposer aux hommes (c'est-à-dire aux lecteurs, car pour l'écrivain, les hommes, ce sont les lecteurs) avec fierté et

modestie, une œuvre née de son esprit et de sa main, comme l'artisan fait d'un meuble ?

*

Le lecteur pourra éprouver, devant telle ou telle des pages qui suivent, le sentiment du déjà lu. On n'a pas la prétention de croire que tout ce qui est écrit ici est autre chose que ce que d'autres avaient écrit auparavant. S'il ne vaut d'écrire que ce que personne n'avait écrit auparavant, il faut renoncer tout de suite, car il faudrait avoir tout lu.

*

Toute idée est une simplification utile, et vaut comme telle (une réduction, dit Heidegger, et Platon demande comment ce qui est simple par nature pourrait s'appliquer à ce qui ne l'est jamais). Aucune idée ne peut englober la totalité de la donnée à laquelle elle s'applique.

*

Il ne suffit jamais d'avoir raison.

*

Nous autres Occidentaux nous nous complaisons dans l'idée que nous sommes, en tant que civilisation, en train de mourir : et peut-être est-ce vrai, et peut-être est-ce juste. Mais, si nous mourons, mourons-nous d'avoir tué nos vaches sacrées, ou de les avoir gardées vivantes trop longtemps ?

*

Beaucoup d'écrivains sont tentés d'agir sur l'histoire, de modifier le cours des événements humains. Peu nombreux sont ceux qui y réussissent. Encore n'est-il pas sûr que ceux-là soient écrivains. Moïse n'était pas écrivain, ni Jésus, ni Luther, ni même Marx. La conclusion normale pour l'écrivain qui s'engage dans la politique, c'est l'échec.

*

Celui qui écrit ne peut que difficilement, on le sait, échapper à l'alternative : se répéter ou se contredire. Il faut accepter le double risque.

*

Je n'aime pas qu'un écrivain ait pour ce qu'il écrit une trop grande considération. Un peu d'irrespect à l'égard de soi-même n'est pas de trop.

*

Il est peut-être bon de rappeler, comme je l'ai fait pour mes précédentes « Vaches sacrées », que toutes les « vérités » qui suivent ne prétendent pas être sérieuses. Le lecteur pourra trouver à certaines d'entre elles un goût de paradoxe ou d'ironie. A certaines d'entre elles, je trouve aussi ce goût. Ce ne sont pas, nécessairement, les mêmes.

*

Ce qui est le plus digne d'intérêt dans ce livre est peut-être dans la discontinuité de ce qu'il propose, ou plus probablement dans ce qui en lui restera inaperçu — inaperçu peut-être de moi-même.

I

L'étrangeté d'être

1

Tout ou presque tout ce qui me concerne a été décidé pour moi sans qu'on m'ait donné la parole. J'ai été mis devant le fait accompli. Quand j'ai été pourvu d'une conscience qui me mettait enfin en mesure de choisir, les choix étaient faits. On... (la Providence, la Nature, des parents bienveillants ou distraits)... on ne m'autorisait à compléter ou à modifier à mon gré le moi qui m'était imposé du dehors que dans une proportion presque insignifiante.

Je suis né. J'aurais peut-être préféré ne pas naître. Je suis né homme. J'aurais peut-être désiré être cheval, papillon, platane. Je suis né sur cette terre et une autre planète meilleure existe peut-être ailleurs qui ne m'a pas été proposée. Je suis né Français, et peut-être Portugais, Canaque, Bulgare ou Tibétain me serais-je senti plus heureux. Je suis né dans ce siècle et des milliers d'autres siècles passés ou futurs auraient pu m'accueillir. J'aurais souhaité pouvoir choisir mon existence sinon parmi toutes les existences possibles, du moins sur un éventail de propositions raisonnable, comme il m'est permis de choisir mon tissu chez mon tailleur.

J'aurais dû être consulté.

2

L'étrange chose que d'être moi.

Je suis. Comment se peut-il que je sois ?

Je suis. Descartes a raison de voir là la première évidence, celle qui n'a besoin ni de preuve ni de démonstration, qui peut seule fonder les autres et qui n'a besoin d'aucune autre pour être fondée elle-même. Mais elle rayonne pour lui dans une lumière tranquille — il n'est pas poète — il n'éprouve pas l'étonnement d'être.

Que je sois moi, et non un autre, tel que je suis et non autre que je ne suis, seule réalité que je puisse atteindre et que je ne puisse pas ne pas atteindre sans l'aide de ce médiateur qui est moi-même et qui m'est nécessaire pour atteindre toute autre réalité, cela est fondamentalement inexplicable. Ce qui est indéfinissable ne laisse pas d'être, dit Pascal. J'en suis la preuve.

Il n'y aurait pas une possibilité sur des milliards et des millions de milliards de possibilités pour que je fusse celui-là que précisément je suis, celui-là que je me sens être et pourtant je suis celui-là.

Je suis et je n'y suis pour rien. Quand j'ai vers ma troisième année ouvert mes yeux à ma conscience et à ma mémoire, c'est-à-dire à moi-même, les jeux étaient faits. Le processus formateur de celui que je suis seul à être et qui n'est identique à nul autre était en marche depuis des centaines de milliers de générations, depuis l'origine de la vie. Je me suis éveillé comme un voyageur amnésique se réveillerait dans un train en marche pour un bref

passage à travers une imparfaite connaissance de moi-même, incomparablement court si on le compare à l'interminable maturation qui l'a précédé et qui ne débouche que sur ma propre destruction. Pour me prêter cette vie que je crois imprudemment être mienne et pour me la reprendre, on ne m'a pas offert le choix.

Je suis. Je ne suis pas Dieu. Comment se peut-il que je ne sois pas Dieu ?

3

L'homme s'accoutume à la vie au point qu'en dehors de quelques événements privés ou publics qui le réveillent par leur caractère exceptionnel, épouvantable ou miraculeux, il finit par vivre cette vie de la façon la plus ordinaire et la plus machinale qui soit. Peu nombreux sont ceux en qui chacun des jours de l'existence, chaque forme visible, chaque fait de la réalité animée ou inanimée qui nous environne et nous constitue, impose à notre attention le sentiment croissant de l'étrangeté de notre condition dans l'univers et de l'étrangeté de l'univers.

Le banal n'est que la répétition de l'insolite, et la répétition de l'insolite est plus inexplicable encore que son apparition.

La morphogenèse de la libellule à partir de l'œuf de la libellule ou de l'homme à partir de l'embryon humain, le jeu des fonctions qui permettent à la libellule et à l'homme de vivre et de se reproduire, l'histoire d'un peuple ou le passage d'un rayon de soleil à travers une vitre sont d'autant plus inexplicables que se prolonge notre effort pour les expliquer.

Il se pourrait qu'il y ait eu maldonne quelque part, ou substitution d'enfant. Nous ne sommes pas où nous devrions être.

Nous ne sommes pas faits pour ce monde et ce monde n'est pas fait pour nous.

4

Trois miracles plus grands que tous les miracles devant lesquels se prosternent toutes les grandes religions, trois miracles devant lesquels se courbe et désarme notre connaissance la plus ambitieuse et la plus sûre d'elle-même : le miracle de l'apparition de l'être dans le non-être, le miracle de l'apparition de l'animé dans l'inanimé, le miracle de l'apparition de la conscience organisatrice dans le monde vivant.

5

Toutes les explorations de notre science sont venues, au cours des récentes années, nous confirmer que n'existent nulle part dans notre système solaire les conditions qui auraient permis l'éclosion et la maintenance d'une forme de vie comparable à la nôtre. Rien en revanche ne nous interdit de croire — si nous ressentons le besoin de cette croyance pour nous sentir moins seuls — que de telles conditions ont pu être réalisées ou peuvent l'être dans quelque planète lointaine, étant entendu que cette possibilité, que nous fondons sur la probabilité de l'existence de milliards de systèmes stellaires analogues à celui dont notre terre fait partie, reste sans doute à jamais invérifiable en raison des formidables distances qui sont en cause, de sorte que ces vies qui existent peut-être dans des mondes inabordables sont pour nous comme si elles n'étaient pas. Acceptons cependant l'hypothèse de Fontenelle pour constater à quel point elle est fragile. Les biologistes nous enseignent que la combinaison des circonstances physico-chimiques nécessaires pour qu'apparût sur notre planète le premier être unicellulaire susceptible de se reproduire était si

complexe et si improbable qu'il est inacceptable pour la raison qu'elle ait pu être réalisée en plusieurs points et en plusieurs instants de la carrière de notre globe. D'où il résulte que tout l'éventail des espèces vivantes — un million d'espèces sans doute ou davantage — s'est déployé à partir d'une souche unique, d'une cellule primitive mère commune de toute vie. C'est même là l'argument principal avec lequel on nous invite à accepter l'hypothèse désormais incontestée de l'évolution, sans qu'on nous dise d'ailleurs comment cette évolution, concevable à partir du moment où apparaît la reproduction sexuée avec la possibilité de variation qu'elle implique, a pu commencer à s'autodéterminer dans la phase primitive de la reproduction par scissiparité, purement et totalement répétitive.

Pour qu'il existe quelque part dans l'univers un état de la vie à peu près comparable à celui de la vie terrestre, il faut donc que se soit produite quelque part en dehors de la terre la génération à partir de l'inanimé du premier être doué des caractères du vivant. Mais aussi, sur une étendue de milliards d'années, la vertigineuse série des combinaisons secondes qui ont permis l'immense foisonnement végétal et animal, et à travers ce foisonnement, le progrès évolutif continu qui a été le cheminement de l'amibe ou du protozoaire primitif jusqu'à l'être humain. Une même évolution, à partir du même point de départ, à travers les mêmes étapes et cela en des points de l'univers séparés par des distances telles qu'aucune interaction entre ces évolutions n'est concevable.

Cela n'est encore rien. De la souche originelle, un million d'espèces sont nées sur la terre, et parmi ce million d'espèces — et combien d'autres sans doute qui ne sont pas venues jusqu'à nous, — une, une seule, la nôtre, a poussé son développement jusqu'à la pensée rationnelle, jusqu'à la fonction idéo-poétique, jusqu'au langage organisé, jusqu'à la conscience. Une sur un

million. Quel que soit le nombre des planètes habitables peut-être autour des milliards de milliards de soleils, quel que soit le nombre de ces planètes où le miracle initial de la naissance vivante à partir de l'inanimé a pu se produire, comment imaginer en quelque point de l'univers une évolution assez semblable à la nôtre dans toutes ses péripéties et dans toutes ses mutations progressives pour engendrer au bout d'une chaîne de siècles de longueur comparable une forme de vie pourvue de cette conscience organisée qui n'a été donnée sur notre terre qu'à une espèce sur un million ?

Qu'on s'en enorgueillisse ou qu'on s'en épouvante, l'homme est seul, sans interlocuteur au monde ou doit se considérer comme seul, car il est impossible pour sa raison d'admettre que se soit produit ailleurs, au terme d'une évolution déterminée par le même enchaînement de combinaisons de circonstances décisivement favorables, le passage de l'inanimé à l'animé et le passage de la vie à la conscience.

Solitude dans laquelle il n'a à compter que sur lui-même pour se laisser engloutir par le non-vivant, roi du monde, après la brève agitation convulsive entre le néant et le néant qui est le lot de tous les autres vivants terrestres, à moins d'espérer étape nouvelle, affectée du même coefficient de miraculeuse improbabilité que les étapes antérieures, on ne sait quel règne nouveau vers lequel il nous faut aller sans le connaître, vers lequel nous sommes — peut-être — appelés.

6

Ce qu'il y a de plus prodigieux dans le prodigieux univers, c'est la conscience que j'ai de lui, c'est l'activité mentale par laquelle je me le représente, si imparfaite et inexacte que puisse être cette

représentation. Ma représentation de la réalité physique, — de ce que pour la commodité du langage je nomme réalité physique — est « produite » par cette réalité, ou du moins supportée par elle, mais elle est d'autre nature, échappe à ses dimensions, n'en comporte pas les caractères. Je pense, dit Descartes. Mais comment se fait-il que je pense ? Comment se fait-il qu'étant matière, je puisse penser ? Il y a là un miracle, mais c'est un miracle éphémère, puisque selon toute apparence ma pensée cesse avec ma vie, abandonnant cette petite masse de matière en putréfaction que je deviens. Comment se fait-il que je vive ? Comment se fait-il que je meure ? A bien considérer les choses, l'un comme l'autre est à peine croyable.

7

Le monde que nous connaissons n'est défini pour nous que par l'imperfection de notre appareil sensoriel. Nous aurions des sens plus puissants, ou différents, notre monde serait autre. Nos outils d'observation, en microphysique ou en microbiologie, nous fournissent déjà une image du monde — particules dansantes, trains d'ondes — radicalement différente de celles de nos sens, mais non pas plus véritable. Car toute représentation véritable du monde est impossible.

8

Ce monde que nous disons, à la légère, extérieur.

9

Il n'y a pas de connaissance objective. La sensation la plus brute est un choix parmi des données.

10

Je sens que ce que je cherche n'est pas ce que je dois chercher. Mais qu'est-ce que je cherche?

11

La poule ou l'œuf? — Un esprit-éternel régnant sur le néant aurait à l'aube d'un premier jour appelé ce néant à l'Être, à se faire à partir de Rien, forme, structure, espace, mouvement, matière... C'est la magie métaphysique.

Une matière donnée de toute éternité et jusqu'à un certain jour immobile se serait, au commencement d'un premier jour, organisée en particules et en système de particules, jusqu'au point de former un groupe de molécules ayant la propriété de se constituer en esprit, de se représenter le monde et de se représenter soi-même. C'est la magie selon la science.

Impuissance des non-savants. Impuissance des savants.

La métaphysique comme la science, la science comme la métaphysique est incapable de nous rendre compte de l'esprit par la matière ou de la matière par l'esprit, sinon en s'arrêtant au seuil de ce que notre pensée n'est pas équipée pour connaître.

12

« Au commencement était le Logos. » Et « cosmos » vient de la racine qui signifie : « nommer, appeler de façon solennelle ». Appeler à l'existence. La réalité des sens, celle de la pensée ne prennent leur consistance que par la dénomination.

THIERRY MAULNIER

L'étrangeté d'être

Dans *L'étrangeté d'être*, Thierry Maulnier poursuit et amplifie l'effort entrepris dans *Les vaches sacrées* pour une interrogation, une mise en question et parfois une contestation systématiques des vérités et des valeurs dont l'époque actuelle, en dépit de son apparent non-conformisme, se croit encore assurée.

Il applique ici son intelligence, sa grande culture, l'agilité et la souplesse de son esprit, aux problèmes essentiels de notre temps et de toujours.

Celui de l'existence, par exemple, à la lumière des récentes théories biologiques. « Le hasard aurait-il produit un esprit doué du pouvoir de soumettre le hasard à la rationalité ? »

L'Histoire, aussi, apporte quelques sujets d'étonnement. Pourquoi, par exemple, des périodes féroces, comme la Florence des Médicis, ont-elles été propices à un développement artistique inouï ?

L'auteur n'élude pas le problème de Dieu, la question du mal. Sa réflexion, prolongeant Pascal, pèse les avantages et les inconvénients qu'il y a à croire et à ne pas croire. Ce qui nous vaut, au passage, de savoureuses épigrammes : « Dieu gagnerait-il à être connu ? » Il sera question aussi, plus loin, des contradictions et des paradoxes de l'amour, puis des surprises de la création littéraire. On y retrouve le grand connaisseur de Racine, le grand auteur de théâtre qu'est Thierry Maulnier.

Un des points les plus importants de cette réflexion si diverse concerne la crise de la société libérale, la mauvaise conscience des sociétés capitalistes, le doute qui s'est emparé du monde occidental. L'auteur sait qu'il étonnera quand, pour remédier à notre déclin démographique, il préconise, peut-être ironiquement, la polygamie.

La morale, si morale il y a, c'est que la réalité est inconnaissable. Nous ne pouvons donner un sens à la vie, mais notre dignité est de le chercher. Notre bien le plus précieux est notre liberté, ou notre illusion de liberté.

nrf

